

## Allocution de Pierre Morizot

Mon Cher Charles,  
Madame la Présidente de l'Académie des Sciences d'Outremer,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Chers amis,

Merci mon cher Charles pour ce panégyrique qui va bien au-delà de mes mérites réels ; merci à ceux d'entre vous qui ont contribué à la rédaction de ce volume d'hommages réservé d'ordinaire aux professeurs émérites, alors que je n'ai jamais enseigné que les petits *chaouias* de l'école primaire d'Arris.

Mes remerciements vont ensuite à tous nos amis d'Aouras qui ont participé à cette aventure intellectuelle et à ceux dont plusieurs sont présents ici qui m'ont accompagné sur le terrain enfin merci à tous ceux qui n'ayant jamais mis les pieds dans cette terre lointaine ont voulu par leur présence d'exprimer leur amitié ou leur sympathie.

Cette réunion me donne l'occasion de vous expliquer pourquoi et comment est né cet intérêt pour la recherche archéologique et plus spécialement pour l'Aurès. Celui-ci a de très anciennes racines.

Je suis né dans le Nord de la France aux lendemains de la première guerre mondiale, dans une région dont les destructions avaient profondément transformé les structures et avaient provoqué une modernisation accélérée. Quelques années plus tard, je me suis retrouvé dans le petit village bourguignon d'Aiserey au sud de Dijon qui lui en était resté au XIX<sup>e</sup> siècle.

Comme nous habitions loin de l'école, c'est une voiture à cheval, un cabriolet et un ouvrier de ferme, transformé pour l'occasion en cocher qui m'y conduisait tous les jours. Un maître dévoué devait y partager son temps entre une trentaine d'enfants, des garçons bien sûr, d'âge et de niveau différent. À l'évidence, cet enseignement m'aurait mal préparé à entreprendre ensuite des études secondaires.

Aussi mes parents, reculant devant l'idée de se séparer de moi en me cloîtrant, jeune encore, à un internat dijonnais, demandèrent au curé du

village, l'abbé Poivez, de se charger de mon instruction. La cure et l'école étant voisines, mes allers et retours hippiques se poursuivirent de la même par tous les temps.

L'abbé Poivez, qui avait été professeur au séminaire de Dijon était un excellent pédagogue. Aussi après une année d'études, me jugea-t-il à même de traduire les commentaires de César sur *La Guerre des Gaules*, ce que je ne saurais peut être plus faire aujourd'hui. Aussi lorsque l'année suivante, je rejoignis le collège Saint François de Sales de Dijon qui accueillait les enfants de la bourgeoisie bourguignonne, je me classais d'emblée parmi les premiers en latin, mais les plus médiocres en calcul. Ainsi débuta mon initiation au latin. J'étais déjà féru d'histoire romaine et je me souviens que, ayant à rédiger ce qu'on appelait alors une narration sur les campagnes d'Hannibal, j'en fis un récit si vivant que mon professeur pensa me faire avouer que je l'avais copié dans quelque manuel. Après une scolarité sans problèmes, tenté par l'idée de préparer Normale, mais rebuté par celle d'être professeur de collège, je me tournais vers des études de droit que je pris rapidement en horreur.

La guerre, si j'ose dire, me ramena rapidement dans le bon chemin. Après la débâcle de 1940 et un long exode, qui de Douai nous avait conduit dans le Tarn, mon père, avec une prescience étonnante des menaces qui allaient peser sur les jeunes hommes de ma génération, demanda à mon frère aîné Jean, alors administrateur adjoint de la commune mixte d'Arris dans l'Aurès, de m'accueillir chez lui, accueil que malgré une nombreuse famille celui-ci m'accorda avec générosité. L'Aurès avait alors la réputation affirmé par les avants africanistes de l'époque d'avoir échappé à l'occupation romaine. Or Jean et moi eurent rapidement sous les yeux les témoignages d'une autre réalité. Une randonnée pédestre d'une semaine du nord au sud du massif me donna l'occasion au départ d'Arris de remonter la vallée de l'Oued el Abiod jusqu'au pied du Mont Chélia où je savais pouvoir compter sur l'hospitalité d'un garde forestier. J'entrepris ensuite de redescendre, toujours à pied, la vallée de l'Oued Guechtane, totalement inconnue des archéologues, même de Masqueray, jusqu'à Tadjemout très au sud. Là, un véhicule de la commune mixte me recueillit chargé d'une belle moisson d'inscriptions que Jean, à l'occasion d'une enquête judiciaire

plus au sud, allait compléter. Ce qui nous permit, beaucoup plus tard en 1948, de publier ensemble dans la *Revue Africaine* un petit opuscule sur "Les Ruines romaines de l'Oued Guechtane".

Peu après, survint un évènement inattendu. En 1941, sur les indications recueillies par Jean auprès d'un gendarme auxiliaire, j'allais copier maladroitement et sans rien y comprendre, remployée sur la paroi intérieure d'une petite maison en pierres brutes - un gourbi où il fallait entrer courbé - l'inscription qui a rendu célèbre le nom de Mastiès. Réalisant son intérêt, que je n'étais pas à même d'apprécier, le directeur du Service des Antiquités de l'Algérie Louis Leschi, avec qui nous entretenions des relations suivies, la signala à Jérôme Carcopino, alors ministre de l'Éducation nationale. Il fut décidé entre eux que celui-ci la publierait. Ce qui fut fait d'abord dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, puis dans un article de La *Revue des études anciennes* où J. Carcopino présenta Masties comme un *imperator* qui, après la disparition de l'Empire d'Occident se serait proclamé empereur avec l'intention touchante de prolonger la domination de Rome en Afrique.

Pendant ce temps, j'étais emporté par la guerre vers d'autres cieux. En 1943 je m'étais engagé volontairement dans les FFL cantonnées alors en Tripolitaine, après la défaite de Rommel et les difficultés surgies entre Giraud et De Gaulle. Durant ce bref séjour je profitais d'une permission, que mes camarades de régiment utilisèrent pour rendre visite aux beautés tarifées de Tripoli, pour visiter les ruines de Sabratha et d'avoir ainsi un aperçu des richesses archéologiques de la Libye antique. Séparés de la métropole par l'occupation de la zone libre, puis par le débarquement américain en Afrique du nord, ni Jean ni moi ne firent grande attention aux commentaires de J. Carcopino sur l'« empereur » Masties et il fallu attendre 1956 pour que ce grand savant voulut bien nous attribuer la paternité de cette découverte. Quarante ans plus tard, Paul-Albert Février feignait encore d'ignorer d'où venait cette pierre.

La carrière diplomatique que j'avais embrassée aux lendemains de la guerre me tint longtemps à l'écart des préoccupations de cet ordre.

Néanmoins, je ne les abandonnais pas complètement. En 1979, grâce à H-G. Pflaum, je pus exposer devant l'Académie des Inscriptions mes vues sur l'Aurès antique. L'accueil de savants comme Marcel Leglay, Pierre Grimal, Jacques Heurgon, plus tard ceux de Jean-Pierre Callu, André Laronde, Serge Lancel, Jehan Desanges, Jean Leclant, m'encouragèrent à reprendre mes recherches dans l'Algérie indépendante où Mounir Bouchenaki, alors directeur du Service des Antiquités, me fit bon accueil. Je pus alors repartir pour l'Aurès, soit seul, soit avec des compagnons nombreux et variés.

À Menâa, c'est un jeune médecin belge, Jacques Verstraeten, véritable apôtre dévoué à ses malades, mort peu après à la tâche, qui me fit découvrir le Génie de Tfilzi et me signala les inscriptions de Tazembout où je retournerai plus tard avec mon fils François et J.-L. Soulé, qui avait été mon attaché culturel à Mascate, et qui est présent parmi nous. Avec Georges et Yvette Morizot, présente elle aussi, accueillis cordialement par le cheikh de la zaouia Chabbya de l'Oued Bedjer dans l'Aurès oriental, nous allions revenir avec toute une collection de documents inédits.

Volontaire pour servir comme médecin en Algérie, François de son côté ne restait pas inactif, et affecté à Taher dans la wilaya de Jijel, il découvrait dans les collines dominant l'oued Kébir une nécropole inédite d'une vingtaine de funéraires, disparues depuis dans un éboulement de terrain. D'une brève escapade dans l'Aurès. Il ramena de Tazembout à 1 600 mètres d'altitude, une dédicace à Jupiter érigée par les *seniores*, c'est-à-dire les notables du lieu. Elle est datée du règne de Philippe l'Arabe, et nous donne un aperçu de ce que pouvait être l'administration de l'Aurès profond au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. De Babar (dans l'Aurès oriental), il ramenait une base de candélabre sur laquelle était gravée en caractères grecs le nom de son propriétaire et la dédicace d'une *fabrica*, l'un et l'autre seuls témoignages épigraphiques d'une présence byzantine dans l'Aurès.

Peu après ma mise à la retraite en 1986, libre désormais de mes mouvements, grâce à l'aide de Cherif et Brahim Menaceur, j'organisais plusieurs expéditions dont la plus marquante et la plus osée réunit autour de moi, à bord d'un Range Rover mis à notre disposition par

Total, mes enfants Danielle présente aujourd'hui parmi nous, François et sa femme Catherine, également présente, et le père de celle-ci André Girard. Avec un chauffeur algérien, nous partîmes du piémont saharien pour la forêt des Beni Melloul, au cœur de l'Aurès oriental afin d'y retrouver un mythique Ksar Roumia, découvert par le capitaine Vayssière en 1900. Nous vîmes en route les ruines très bien conservées de plusieurs fermes et huileries, mais après une nuit passée dans une bergerie enfumée, une pluie violente étant survenue, nous dûmes rebrousser chemin sans avoir pu atteindre Ksar Roumia. La piste devenait de plus en plus glissante et des éboulis commençaient à l'obstruer. Il fallut toute la force d'André Girard pour écarter de notre route un rocher qui nous barrait le passage et nous permettre de quitter la montagne sous des averses quasi tropicales.

Grâce à des clichés pris par notre ami Golz, ingénieur forestier allemand qui avait par hasard plusieurs années auparavant découvert le site et l'avait photographié, grâce aussi à des photos aériennes que j'avais retrouvées dans les archives de l'Armée de l'Air, Boubekour Ouadi, partant de Khenchela put retrouver le Ksar Roumia et en présenter toute une série de documents photographiques publiés depuis dans le numéro 1 de notre revue *Aouras* (2003).

Je consacrais la dizaine d'années suivantes où les tragiques événements qu'a connus l'Algérie ne permettaient plus guère de s'y rendre, à explorer les collections de photographies aériennes de l'Armée de l'Air à Saint Cyr puis à Vincennes, et à publier, avec la précieuse coopération de Marcel Côte, *l'Archéologie aérienne de l'Aurès* (éd. du CTHS, 1997).

De puis vous vous connaissez la suite puisque depuis 2003 notre revue *Aouras* s'est fait l'écho de nos plus récentes découvertes auxquelles les Algériens ont pris une part de plus en plus importante.

Je ne dirais jamais assez tout ce que je dois à Ali Guerbabi, à Ouadi Boubekour, à Haroun Bouzidi, à Karim Hadji, ainsi qu'à d'obscurs et efficaces amis qui n'ont jamais voulu révéler leurs noms. Au moment où vous me faites l'honneur de ces hommages, c'est vers eux que je me tourne et aussi vers ceux qui nous ont quittés prématurément : Jean Marcillet-Jaubert (dont souvent nos chemins se sont croisés dans l'Aurès

sans toutefois jamais nous rencontrer), Maurice Euzennat, Jean-Marie Lassère et Yves Modéran, exprimant le souhait qu'Aouras continue à œuvrer pour la défense du patrimoine algérien, pour sa mise en valeur et pour le resserrement des liens entre les intellectuels et chercheurs des deux pays.

Pour conclure, comme illustration de la belle formule dont Jehan Desanges à fait le titre d'un de ses ouvrages, « toujours Afrique apporte fait nouveau », je vais vous donner lecture d'un petit poème découvert dans un site des plus inattendus, car contigu à la voie ferrée Batna-Biskra, et qui aurait pu être concassé pour servir de ballast. Le sens en est approximativement le suivant :

« Qui vise à l'immortalité construit des palais sur des sommets élevés.  
Pour nous sur notre petite colline, une humble demeure nous suffit, car si l'on aime ardemment, tout devient égal ».

C'est signé du clarissime Ampelius et daté probablement du IV<sup>e</sup> siècle. Mais on y perçoit certains accents, qui évoquent les sentiments que Joachim Du Bellay décrivait dix siècles plus tard dans ses *Regrets*.

Pierre Morizot